

Jacques Jouet

Les Vaincus

Théâtre



P.O.L.

Jacques Jouet

Les vaincus

D'après *Les Perses* d'Eschyle. Publié dans *La scène est sur la scène, Théâtre I, Limon, 1994.*

Que dit Eschyle, le poète triplement vainqueur – des Perses à Salamine, de concours dramatiques (de son vivant), et finalement d'Euripide, aux Enfers, dans *Les Grenouilles* d'Aristophane ? Eschyle invoque Déméter. Il dit à peu près : « Déméter ! déesse qui tendis la peau de mon ventre, fais que je ne sois pas indigne de ta foudre. »

Personnages : Voix
La reine
Le correspondant
Le roi mort
Le roi vivant

La scène est à l'arrière. Soir.

Voix. — Ceux-là qui se tiennent les coudes,
qui s'approchent, sévères, par petits groupes changeants,
ceux qui sont restés à l'arrière,
vieux, fidèles, méritants,
qui, tous, en leur temps, ont connu l'absence, le renoncement provisoire à la douceur du pays.
La parenthèse de la guerre.
Ceux-là n'ont pas de nouvelles du front.
Ils ont été choisis pour veiller sur l'État,
à cause de leur sagesse proverbiale,
mais, ce soir, elle ne leur est d'aucun secours :
ils ne savent plus tempérer l'impatience qui les ronge.
Ils rêvent au retour des combattants ployant sous les richesses rapportées.
S'ils marchent doucement
– tout le monde ici marche sans hâte et sans bruit –
c'est que tout affolement de pas
signifierait, un instant, Leur retour, la fin de la guerre,
la fin chanceuse de la guerre.
Mais ils n'arrivent pas.
De même que n'arrivent pas,
bonnes, mauvaises,
des nouvelles d'eux.

C'était il y a longtemps : l'armée quittait la ville en fête.
On pouvait en inventorier toutes les armes :

les marins s'en allaient par le fleuve,
les fantassins... les cavaliers formidables,
chacun avec un nom connu de tous,
effrayant pour l'ennemi comme la forme des casques.
L'armée nationale ne faisait qu'une avec les bataillons alliés,
fortement applaudis pour leurs spécialités de combat :
les rusés de la longue plaine,
les éclaireurs rompus à l'exercice de la montagne,
les techniciens des questions de ponts,
ceux qui aiment tendre les pièges...
les bras qui jouent du corps à corps,
les bras qui lancent des projectiles imparables...
et par-dessus tout, le grand squelette de l'armée :
chars terrifiants,
capables d'un tapage d'enfer, que la mer, à côté, quand elle tempête, n'est rien.

Ils sont partis.
Tous ont été jetés dans la balance de la guerre,
et pour ceux qui restent,
le temps est long, le temps s'allonge.

Aussi vrai qu'une armée,
rien ne l'arrête,
et rien n'arrête son appétit d'espace,
le nuage de sauterelles, rien ne l'arrête.
Un chef, s'il est né pour tenir son rang,
ne se laisse pas brider.
Le chef unique
d'une partie du monde affamée de posséder l'autre,
le chef a le désir d'un monde qui soit sans partage,
rêve excessif.
Mais les yeux de ce général sont clairs et profonds.
Contre eux, il n'y a pas de rempart qui tienne,
pas d'objection majeure, pas de muraille qui reste muraille
sous l'avalanche ou le torrent.
C'est une lourde tâche que l'Histoire a distribuée à cette nation dont nous sommes.
Renoncer au cri de victoire,
du fait d'un contretemps auquel nous n'aurions pas songé,
jamais ! Ou bien tout un chapelet de villes,
joyeusement peuplées du vacarme des couples,
ne diffusera plus qu'une seule rumeur :
celle des femmes devenues solitaires.

Que veut dire cette attente ?
Être sans nouvelles ?
Aussi démunis qu'un petit enfant dans le noir.
La défaite...
l'insuccès est-il aussi pensable que le succès ?
Froides pensées...

(Entre la reine.)

... qu'un rayon de clarté, soudain, réchauffe et redresse !

Madame,
tu as le droit de nous interrompre.
Tu es la reine et tu es la mère.
Tu es la branche maîtresse qui soutiens l'ordre qui est nôtre,
lui transmets sa force et sa souplesse, tout à la fois.
Tu es la bienvenue,
et – pardonne-moi – comme tu as eu raison de venir,
ce soir !

La reine. — Oui,
je voulais savoir si mes jambes étaient solides encore
et capables de vaincre
un petit rongeur qui me grimpe après,
dans l'intérieur,
comme à quelqu'un de trop chanceux,
de trop confiant dans l'infailibilité de ses racines.
J'ai peur.
J'ai peur que pour trop en vouloir,
j'ai peur que la fortune de ce pays
ne se torde une cheville dans les chemins de la conquête.
J'ai peur que le pied manque
et que l'œil, à son tour...
Notre capitale est devenue vide !
Au matin, elle sonne le creux,
quand un volet bat une façade.
N'avez-vous pas entendu comme moi ?
Qu'en pensez-vous ? Qu'en dites-vous ?

Voix. — Tous, ici, de conseils,
nous ne sommes pas avarés,
et pas davantage prodigues... Parle d'abord.

La reine. — Que mon fils
soit le chef, je veux dire le chef absent,
ne m'accorde pas un grain de sagesse, et privilège aucun !
Voilà que je passe mes nuits à entendre, sans le vouloir,
les échos tordus,
les échos grinçants du rêve
qui me laissent, au réveil, incapable
de parole et de mémoire,
et me murent dans la pensée du pire,
à m'y complaire,
comme on ne peut parfois s'empêcher de manger, alors que depuis longtemps le besoin ne
crie plus.
Dans ces moments, tout mon esprit
est pris
sous la lampe de l'angoisse
et tous les indices mènent à la catastrophe...
Ce que je vois,
c'est mon fils couché comme mort
et commandant, horizontal, jusqu'au bout,
des bataillons de morts.
Terrible, n'est-ce pas ?

Vision terrible autant qu'irraisonnée
d'une mère qui songe à son fils...
Souvenez-vous que sa place dans mon cœur,
que son pouvoir dans notre état
ne sont pas suspendus à sa victoire,
de même que pas un de vous, ici, ne renierait un fils vaincu,
refuserait de panser ses blessures ou le dégraderait.
Cela va de soi. Mais j'aime à le redire.

Voix. — Nous n'allons pas te suivre dans des conjectures aussi noires.
Comment savoir ?
Il n'est pas défendu de songer au pire.
Nous ne sommes pas superstitieux.
Mais il est un moyen de tempérer le trouble :
une pensée des morts,
pour ceux qui sont morts sereins, à un âge honnête,
au bout de leur vie complète et méritoire.
Il faut penser à eux
qui, sachant ce que c'est que la douleur,
nous enverront le bon des choses
et, généreusement, retiendront le mauvais, de leur bord.

La reine. — Oui, je sais que vous aimez votre chef, si jeune soit-il,
avec tous les risques pris.
Je sais que vous tenez à la continuité politique, à l'ordre
qu'il incarne, quoi qu'il arrive !
Vous êtes des sages.
Je vais penser aux morts,
à l'un d'eux en particulier
qui fut mon époux et le père de mon fils,
et qui fut le roi.
Auparavant, qu'on me montre les cartes,
qu'on les déroule...
Voilà... Où peuvent-ils être, en ce moment ?

Voix. — Vraisemblablement, dans le voisinage de ce bras de mer.

La reine. — C'est le côté du couchant, n'est-ce pas ?

Voix. — Approximativement, oui.

La reine. — Et, cette distance... ?

Voix. — Dix jours de marche.

La reine. — Je ne me fais pas à l'idée qu'ils sont si loin.
Et... c'est cette ville, ici,
qui l'intéresse... n'est-ce pas ?

Voix. — Oui.

La reine. — Et de quelle armée dispose-t-elle ?

Voix. — Une armée peu nombreuse, en regard de la nôtre,
mais expérimentée,
sait ce que c'est que s'entraîner,
et le cas échéant une armée populaire.

La reine. — Un chef ... ?

Voix. — ... rusé.

La reine. — Connu de nous ?

Voix. — Il nous a tenu tête, naguère, dans une échauffourée.

La reine. — Au moins, ce pays n'est-il pas riche,
et si petit...

Voix. — On dit qu'ils ont trouvé des ressources.

La reine. — Tais-toi.
C'est assez accumuler de signes contraires.

Voix. — Je vais pouvoir me taire,
puisqu'il semble que voilà des nouvelles plus sûres.
C'est un de notre armée, je le reconnais.
Enfin... nous allons savoir.

Le correspondant. — J'aurais tellement voulu
annoncer du bonheur
aux cités du luxe, à leurs habitants,
annoncer le renforcement de leur puissance...
Mais la guerre est finie,
et je dois tout dire de son désastre,
qu'elle nous a
vaincus.
Et je suis le premier, à vos yeux, qui peut dire les événements.

Voix. — Ha ! les souffrances,
comme elles accourent...

Le correspondant. — ... au point que je n'ai pas envie de raconter.

Voix. — C'est l'heure des mauvaises larmes.
L'âge aurait pu nous les épargner.
Reprends ton souffle. Assieds-toi
sur le sol de ton pays.

Le correspondant. — Je n'ai pas de plaisir à le retrouver.
Il y a larmes
et larmes. Hier,
quand nous partions d'ici pour le combat lointain,
nous pensions déjà aux larmes du retour,
celles du succès,
de l'émotion fière d'apporter son butin.

Autres temps, autres larmes,
expulsées comme des cailloux aux arêtes coupantes
par mes yeux – il sont rouges –
ils ont vu, comme je vous vois.

Voix. — Si tu as vu, tu ne dois rien nous épargner.

Le correspondant. — Aussi flasques
que des tas de linges mouillés, les corps des nôtres
étreignent les rochers dentus de Salamine,
sale nom de lieu à gueule de gouffre,
nom que l'événement condamne à évoquer, pour les vaincus,
le souvenir lancinant d'une mâchoire de loup.

Voix. — C'est ce que tu as vu...
Il dit que c'est ce qu'il a vu...

La reine. — Vous me dévisagez... Mais que voulez-vous que je dise
dans mon écrasement ? Je suis prête à entendre tous
les détails...
Qui, précisément, devons-nous pleurer ?
Qui laisse de son rang la place vide
parmi les chefs ?

Le correspondant. — Ton fils est vivant !

La reine. — Ha !
Pour ce baume à mon cœur, merci, oh merci !
Merci à toi. Merci à tes lèvres, et à ta langue,
qui me rendent le jour.

Le correspondant. — Mais... je dois aussi te dresser une liste des morts
qui ne sont pas ton fils
et dont le nombre pèse lourd, par avance,
aux flancs des monuments.
Le chef de tous les chars, et combien de leurs conducteurs
qui furent aussi rompus que les essieux...
Les fantassins qui ne marcheront plus,
les ingénieurs qui, à jamais, ont achevé leurs calculs balistiques,
tous les espions qui n'auront plus de flair
et les poseurs de mines qui n'auront plus de bras...

La reine. — Ha...

Le correspondant. — À personne je ne souhaite de voir ce que j'ai vu...
tant de marins couler en mer, emportés par leur effarement.
Et j'ai vu tomber trop de jeunes soldats
qui promettaient.

La reine. — Mais quelle sorte d'armée était donc en face
pour ainsi se jouer de nous ?

Le correspondant. — Nous avons l'avantage du nombre, et largement,

mais aussi la lourdeur des colosses, quand l'ennemi est comme une ombre.
Nous avons perdu notre temps à détruire trop de murailles,
sans voir qu'en face ils s'en moquaient,
se faufilaient, indemnes.
La cité qui garde ses hommes garde son rempart le plus sûr.
Nous avons oublié cette règle. Et pour finir,
c'est à nos bateaux que le combat fut désastreux.

La reine. — Comment ?
La bataille fut-elle navale ?
Qui fit la faute de l'engager ?

Le correspondant. — Nous ne l'attendions pas.

La reine. — Et quel est donc votre métier ?

Le correspondant. — Oui, celui de soldats.

La reine. — Et que sont des soldats qui ne voient rien venir
du combat ?

Le correspondant. — Nos vaisseaux étaient en panne au milieu de la baie,
quand le bruit courut que l'ennemi
– un de ces bruits indéfinissables qui se propagent d'autant mieux –
que l'ennemi préparait quelque chose à la faveur de la nuit.
Nous étions trop confiants,
certains que la réputation de notre force
à elle seule suffisait à la désolation de l'ennemi.
Et c'est ainsi que nos vaisseaux furent affaiblis en hommes de veille,
le gros des troupes de réserve débarquant bruyamment à terre
avec l'ordre de battre les fourrés,
d'écumer les rues du port et les repaires possibles.
La nuit tomba sur ce nettoyage,
mais les rues étaient aussi désertes que les immeubles qu'on pillait.
Et pendant ce temps, l'ennemi,
à l'aide de ridicules barques de pêcheurs,
de canoës d'enfants, de voiliers de plaisance bourrés d'explosifs,
s'en prenait à nos gros navires,
feux et tonnelets de poudre, mines et grenades au flanc des coques,
toutes explosions suicidaires pour ceux qui s'y livraient,
mais nous sentions bien qu'ils n'avaient rien à perdre.
Ils nous offraient ainsi le spectacle,
à nous, les guerriers impuissants qui nous retrouvions sur les môles.

La reine. — Vous êtes des enfants.
Vous êtes des enfants.

Le correspondant. — Nous sommes des habitués du sec et du sable,
des grandes étendues qui poudroient.
La mer a justifié la méfiance que nous avons depuis toujours
à son égard. À ce spectacle,
c'était la haine des eaux qui nous poignait,
rage de ne pouvoir aller sur elles, à marches forcées,

pour en découdre, bien en face.
L'ennemi est un poisson gluant.
Il glisse entre nos doigts : lui, dans son élément,
et met le feu à nos arrières.
Toute la nuit, les corps morts ont souillé la mer,
et les fragments de coques
et les paquets de vivres mouillés
et les mâts rompus, avec voiles et drapeaux...
Au matin, balayant ses déchets,
la mer nous vomit tout cela aux pieds,
dans la marée remontante,
tandis qu'au large elle redevenait limpide
toute gonflée de l'orgueil d'un corps qui se douche.

La reine. — Nous avons atteint le fond
de la honte.

Le correspondant. — Non, car le pire, je ne l'ai pas dit, encore...

La reine. — Et qu'est-ce que tu attends ?
Pourquoi n'as-tu pas commencé par là ?
Il faut tout t'arracher ?

Le correspondant. — Le camp, le camp de ton fils,
sur la colline qui dominait le port...

La reine. — Eh bien, le camp de mon fils...
n'as-tu pas dit que mon fils est vivant ?

Le correspondant. — Il l'est.
Mais au prix d'une fuite,
lorsque le gros de l'ennemi, cette fois rassemblé en masse frontale,
au moment où nous ne l'espérions plus,
déferla sur le camp si désorganisé
qu'à peine déclarés morts, les corps
aux plaies béantes
étaient innombrables, déjà.

La reine. — Une armée qui fond comme le beurre...
Mon fils a été trop gourmand. Il voulait ses conquêtes propres
pour exister par lui-même.
Il ne pouvait se suffire de gouverner
tout ce que les anciens avaient conquis.
Évidemment.
Il voulait être à leur hauteur.
Où est-il à présent ? Le sais-tu ?

Le correspondant. — Pas précisément.
La retraite commença très mal.
Peu de vivres, et la soif,
et les blessures à soigner sur le bas-côté des routes,
tandis que l'ennemi continue de nous harceler.
Nous lui laissons les blessés les plus graves.

Nous traversons à la hâte des plaines interminables.
Nous repassons une montagne
qui nous paraît plus haute, dix fois, qu'à l'aller.
Un froid terrible.
Et près d'un lac, cette glace trop frêle à quoi se fient les imprudents.
Et j'eus mission de venir à toutes jambes,
pour dire ce que j'ai vu,
pour dire ce que j'ai dit.
Normalement, ton fils... rassure-toi, ne devrait pas être loin d'ici,
bien qu'il doive hésiter
à accélérer sa marche,
pour un retour sans gloire.

Voix. — Tu en as fini, j'espère...
C'est assez de poids sur notre dos.

La reine. — Je le savais...
qu'à trop en vouloir... Je le savais.
Maintenant, je connais le calme
le calme de celle qui sait la bataille perdue.
Et la guerre...?
Je vais aller visiter les morts,
ceux qui sont morts dans leur lit,
au temps où les victoires étaient la règle.
Et je rendrai hommage à ceux qui sont morts au combat.
Passé, avenir
se nourrissent l'un l'autre.
La prochaine fois nous sera plus favorable,
mon fils aura appris...
Et lorsqu'il arrivera parmi vous, ne l'accablez pas !
Qu'il n'aille pas risquer de mettre fin à ses jours...
Ou si cela arrivait,
je vous tiendrais pour responsables.

Voix. — C'est vrai, nous savons, maintenant,
nous savons.
Les femmes voient le vide autour d'elles, les enfants... l'absence.
La ville est touchée grièvement,
une seule nuit ne pourra pas la repeupler.
C'était une mauvaise entreprise,
menée par un chef sans expérience...
Mais les grands morts ne peuvent pas éternellement mener les troupes vives.
Ils ont droit à leur repos.
C'est mal fait.
Le temps de la douleur la plus haute.
Une page se tourne,
une de ces charnières qui font que cent ans après,
on dira : « C'était après le désastre... »
ou bien : « C'était le bon temps d'avant le désastre ».
Et l'arrogance qu'en face il va falloir subir.

Nos bouches répugnent à l'idée du prochain repas,
qui viendra à son heure comme si les fils n'étaient pas morts,

qui mangent, eux, de la terre.

La reine. — Tout est assombri, d'un seul coup, à mes yeux.
Et voilà que je m'effraie de tout,
tandis que de l'autre côté les vainqueurs doivent se réjouir des moindres signes.
Qu'ils prennent garde à cette insouciance...
Toute chose m'est hostile
et le courage m'abandonne au moment où j'en ai le plus besoin.

Donc, je reviens devant vous, simplement, sans éclat,
chargée des nourritures symboliques que je destine
au père de mon fils,
et que j'ai trop tardé à renouveler, sur sa tombe.
Voici le lait, le miel,
voici le vin.
Voici la branche d'olivier, avec ses fruits
et des fleurs mises en guirlande.
Pensez, vous aussi, à l'illustre mort,
tandis que je déposerai ces hommages.

Voix. — Oui, nous n'y manquerons pas. Nous demanderons à ce mort
le secours
et l'inspiration pour administrer notre défaite,
si toutefois les puissances de l'ombre consentaient
à laisser remonter jusqu'à nous ses restes.

Écoutez,
de l'autre côté du temps,
écoutez, nous sommes éperdus, nous avons sujet de nous plaindre...
Laissez revenir à la lumière celui qui, naguère,
était si prompt à nous éclairer,
le chef inégalé,
qui ne laissa jamais quiconque les mains libres, le temps de brûler ses vaisseaux !
Nous l'aimions,
et nous pleurons sa perte d'autant plus
qu'aujourd'hui est un jour
où tout particulièrement il nous manque.
Nous l'appelions l'Infaillible de tout instant,
et c'est ainsi qu'il dirigeait la barque du monde.
Viens... Et si tu reviens à nous,
nous ne pourrons te masquer le gâchis,
le désastre de nos armées.

Le roi mort. — Dans les fissures du sol, mes restes vont navigant.
Ce n'est pas un spectacle pour ceux qui respirent.
S'ils y prennent la peur, il y a de quoi !
Les herbes de la tombe sentent mauvais.
Que se passe-t-il donc, que les vivants s'y intéressent ? Ils ont tort.
Que puis-je faire pour leur service ? Qu'ils parlent ! Vite !

Voix. — Tu n'as rien perdu de ta hauteur d'âme, là où tu es...
Comment se fait sentir la souffrance ?

Le roi mort. — Je souffre
quand on m'appelle.
Vous êtes tout ce qui me reste
et c'est vous qui souffrez en moi.
Ça vous soulage, hein, pauvres mortels, pauvres pas-encore-morts !
Qu'est-ce que tu as à me dire, toi,
corps de celle qui fus ma femme et me parais tellement lointaine ?

La reine. — Je t'envie
d'être mort
sans avoir entendu ce que j'ai entendu et que j'ai à te dire...
Ton œuvre réduite à rien...
Est-ce que la nouvelle fera frissonner ton ombre ?

Le roi mort. — Je ne connais plus ni le chaud ni le froid.

La reine. — Notre puissance est tombée.

Le roi mort. — Quelque catastrophe
naturelle, sans doute...

La reine. — Une guerre.

Le roi mort. — Une guerre... déclenchée par qui ?

La reine. — Le roi, ton fils.

Le roi mort. — Il défendait par là l'une ou l'autre de nos terres.

La reine. — Il marchait aux conquêtes, loin vers le couchant.

Le roi mort. — Les pays défendus par tant de barrières
naturelles ?

La reine. — Il a su les défier, dans les débuts.

Le roi mort. — Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?
Tu veux que je te dise qu'il s'en repentira ? Il s'en repentira.

La reine. — Trop de conseillers, piètres, et pas tous de son âge,
lui disaient qu'il n'était qu'un enfant
à trop se reposer sur les lauriers du père,
et qu'il lui fallait décrocher les siens propres.

Le roi mort. — Bien sûr, bien sûr...

La reine. — Il en avait assez de la chasse qui ne ressemble à la guerre que de loin.

Le roi mort. — Oui, les bêtes ne sont jamais assez
sauvages.

La reine. — Il conçut cette aventure par amour pour ta mémoire.

Le roi mort. — Je ne l'en remercie pas.

La reine. — Tu n'as pas non plus envie de l'accabler.

Le roi mort. — C'est vrai. Je ne parviens pas à me passionner pour cette affaire de l'en deçà.
J'étais au bout d'une chaîne de victoires,
dernière branche d'une généalogie de conquérants,
et je savais que le temps était venu de renforcer le tronc de cet arbre,
faute de quoi le prochain fruit sonnerait pour l'ensemble
le glas. Un beau déséquilibre...

Voix. — Il nous aurait fallu tes conseils.

Le roi mort. — Vous les avez oubliés,
quand ils sont écrits sur chacun des murs de la ville,
chacun des murs, qu'il fût lisse ou gravé,
mais qui se souvient des morts.

Voix. — La victoire paraissait évidente...

Le roi mort. — La victoire... Vous vous servez là d'un mot...
Un peuple a-t-il le droit
de changer la manière intime et rationnelle
suivant laquelle un autre peuple veut régler son existence matérielle et morale ?
Préoccupez-vous de cette grande question
à laquelle, de ce côté-ci, j'ai déjà répondu par la négative.
Et toi, vieille reine,
va au plus simple, jouis de ton enfant, s'il respire encore...
Jouis du simple fait qu'il vit, c'est ce que tu feras de mieux.
Chez les morts, il n'y a plus de ces joies naturelles.

Voix. — Nous sommes renvoyés
à nous-mêmes, à notre avenir sombre.

La reine. — Avions-nous besoin d'une confirmation aussi implacable ?
le roi, mon fils...
À quoi ressemble le vêtement d'un vaincu ?
Il faut lui préparer un bain, des vêtements neufs.
Après, je ferai
l'effort
de le voir.

Voix. — Il y a soudain, irréversiblement,
un beau temps qui n'est plus.
Le monde nous enviait, il nous admirait
de le diriger. C'était le fait d'une force immense
et les villes tombaient comme des fruits mûrs
qu'on savait respecter.
On emportait la conviction, avec le moins de sang possible.
On pacifiait.
Ils vont se retourner contre nous,
ceux qui, paisiblement, avaient accepté notre tutorat.

Le ciel du couchant s'est assombri.
Qui vient, dans le noir ?

Le roi vivant. — Ha ! J'en ai fini avec la force.
Je me suis cogné contre un mur.
Et j'ai dû subir sa leçon.
Mes jambes sont devenues plus faibles que celles
qui trouvent excuse du poids des ans.
J'aurais préféré ne pas revenir,
j'aurais dû me coucher auprès de mes soldats, ceux qui mouraient contents
de protéger ma fuite. Je voulais vivre.
Et je ne croyais pas que le retour serait si dur.

Voix. — Tes plaintes ressemblent aux nôtres,
et s'il n'y avait que celles-là...
Mais la terre aussi se plaint
de ce qu'il lui a été donné trop de corps,
afin qu'elle se gave de leur pourriture. C'est tout un continent
qui va mettre le temps qu'il faut à digérer ses morts.

Le roi vivant. — Vous hésitez à me reconnaître,
à m'accabler,
à me nommer « Calamité-du-Temps »
et c'est là mon nom, pourtant, c'est moi, avec tout mon fardeau.

Voix. — La fête, pour ton retour,
la fête... tu comprendras qu'elle soit timide.

Le roi vivant. — Allons, allons ! Vous êtes trop bons avec votre roi,
forcez un peu les reproches,
allez... les représailles...
puisque tout m'est contraire.
Qu'est-ce que vous attendez ?

Voix. — Des pleurs, oui, des pleurs et des plaintes.
Des reproches, non.

Le roi vivant. — Quoi ? pas de reproches ? Quand même j'aurai couché, noyé
toute mon armée ? Que je l'aurai laissé abattre ?
Vous êtes des lâches.

Voix. — Parle en détail, débarrasse-toi des détails,
parle plus longuement. Qui est noyé ?

Le roi vivant. — Tous.
Presque tous, la grande majorité.
Tous les chefs qui étaient chers à mon cœur
et ceux qui l'étaient moins.
Entre eux, la mort et la vague n'avaient pas à faire le partage.
Et tous furent également courageux.

Voix. — Dis-nous le nom des rescapés.

Le roi vivant. — Non, car j'en aurais trop tôt fini. Vous les verrez,
demain, arriver dans leur ville.
Vous leur ferez fête. C'est un ordre.
Je pense à ceux qui ont vu le paysage ennemi, et pour lesquels il sera le dernier,
vomis par l'eau sur les rochers dentus de Salamine.

Voix. — Il parle du désastre.
Il le confirme. Oui, c'est ce qu'il dit,
c'est tout cela qu'il a vu de ses yeux.

Le roi vivant. — Je m'en reviens les mains molles,
sans énergie aucune,
et je reviens les mains vides.
Il me reste... Il ne me reste...
que l'étui de mon arme qui bat, vide, sur ma cuisse,
la preuve que j'ai fui,
sans même tenter de ramasser ce que j'avais perdu !

Voix. — Et tu n'as rien pu sauver d'autre ?

Le roi vivant. — Rien.
Pas un drapeau.
Pas une poignée de flèches.
Je n'ai pas sauvé le quart d'un bataillon.
Je n'ai pas sauvé un seul sourire.

Voix. — Rien.

Le roi vivant. — Oui, gueulez un peu !
Histoire de gifler mon écoëurement.
Gémissez ! Gémissez, gueulez...
Protestez ! Gueulez !
C'est un ordre.
Roulez-vous par terre et mordez le sable.
Je vous l'ordonne.
Laissez vos corps éclater en tics,
en danses de mort,
et mordez vos lèvres jusqu'au sang !
Ha ! Crachez sur ces mains !
C'est un ordre !
Et cinglez-moi
des moqueries les plus féroces...
Roulez-moi dans la poussière !
Vous ne bougez pas.
Vous ne dites rien.
Vous êtes morts ?

Voix. — Il est temps, pour toi,
d'entrer dans ton palais,
la reine
vient te chercher.

Le Roi vivant. — Dans mon palais...

La reine ?
Ces mains...
De quelle étreinte douce
encore
sont-elles capables ?

La scène suivante est imaginée par le spectateur avant le noir.

FIN